

TABLES DES MATIÈRES

I	PHILIP, FILLEUL DE ROI	3
II	L'ORPHELIN	10
III	ELIZABETH, REINE D'ANGLETERRE	19
IV	LE FAVORI DE LA REINE	28
V	ANN ET LES PAPISTES	35
VI	LES CURIOSITÉS DE PHILIP	43
VII	ENTRE LA RÉFORME ET L'ÉGLISE	51
VIII	LE SERMENT DANS LA GALERIE	61
IX	LES DEUX VISAGES D'ELIZABETH	65
X	LA FUITE VERS LES FLANDRES	73
XI	À LA TOUR DE LONDRES	79
XII	VIES PARALLÈLES	87
XIII	LE PÉRIL SUR LE ROYAUME	93
XIV	LE <i>Dies iræ</i> DU ROSSIGNOL	100
XV	LE GRAND HALL DE WESTMINSTER	106
XVI	LA DURE MONTÉE	114
XVII	PAR LA CORDE ET LE POISON	123
XVIII	L'ULTIMATUM D'ELIZABETH	131
XIX	LES PROLONGEMENTS D'UNE VIE	136

L'accusé lève le bras très haut, d'un geste qui prend le ciel à témoin :

— Cette main, comme le cœur de celui qui la tend, est la plus sincère qui se leva jamais dans ce hall.

— C'est ce que nous allons voir, marmotte l'attorney.

Et les charges sont énumérées, nombreuses et confuses, mais de deux sortes distinctes. Le comte d'Arundel est accusé d'avoir reçu chez lui des prêtres catholiques, d'avoir correspondu avec le docteur Allen, le futur Cardinal, et d'être entré lui-même dans l'Église catholique. Mais on affirme aussi qu'il a conspiré contre la Reine et qu'il a, lors de la menace de l'*Armada*, prié et fait dire des messes pour le succès de l'Espagne ennemie.

Un frisson d'animosité a couru dans la foule, tant a été grande et reste fraîche l'émotion causée par la tentative espagnole. Ces infâmes papistes voulaient donc, de leurs maléfices, favoriser l'invasion ? Mais Philip se défend et se défend bien. Son esprit d'à propos et son étonnante mémoire l'aident à opposer argument contre argument. Un revirement se produit dans le public.

— Il a raison ! Il parle vrai !

Lord Hunsdon, alors, lui tend une embûche :

— Reniez le pape, ses partisans et leur damnable hérésie et nous serons satisfaits.

Le comte d'Arundel se tait. Il ne reniera pas sa foi. À l'injonction, il se contente de répondre en proclamant sa loyauté envers la Reine :

— Je trancherais mes doigts de mes dents, plutôt que de les laisser servir contre Sa Majesté.

— Aviez-vous l'intention de servir sous le commandement du duc de Parme, dans les Flandres ?

Philip toise celui qui le questionne :

— Me croyez-vous capable de servir contre ma conscience ?

Et les assistants, secoués comme une houle, de s'enflammer derechef :

— Il parle bien ! Il parle « droit » !

Il est temps de faire intervenir les témoins à charge. Parmi les catholiques détenus à la Tour, deux seulement ont faibli sous la question et accusé leur compagnon de misère. Ces deux seuls seront donc entendus. Sir Thomas Gerard est introduit d'abord.

— Que le témoin me regarde en face, dit le comte d'Arundel, et qu'il ose répondre devant le Dieu Tout-Puissant, afin de ne rien déclarer qui soit autre que la vérité.

Mais Sir Thomas ne quitte pas des yeux le président et c'est avec une grande agitation qu'il maintient la confession qui lui fut arrachée.

Voici maintenant le Père Bennet. Toute sa nerveuse personne se contracte. Le pauvre vieillard, terrorisé par l'idée des tortures, oublie le remords qui l'a déchiré après la trahison. De nouveau, il cède à la force et il témoigne contre le comte d'Arundel.

Une légère rougeur monte au visage de Philip, ce beau visage bistré que la captivité a teinté d'olivâtre : il a senti durement le reniement. Puisqu'il faut se défendre, même contre un frère dans la foi et dans l'épreuve, soit : Howard fait glisser hors de sa manche la copie de la lettre d'excuses que lui adressa le prêtre et qu'il juge péremptoire :

« ... pour cette injuste accusation à votre sujet, je supplie le Dieu tout-puissant et vous-même de m'accorder miséricorde et pardon... »

Le Père Bennet reconnaît-il être l'auteur de ce billet ?... Sous l'œil indigné de Philip, il le nie. Les paupières retombent, voilant d'une résignation le regard d'Arundel. Sans doute pardonne-t-il déjà. Il n'a plus que sa parole à donner pour sa défense : il la donne. Qu'on s'en remette à sa loyauté, si l'on croit pouvoir lui faire confiance.

Qui dira la part d'une Lady Ann, inépuisablement charitable, et surtout d'un Philip Howard, fidèle jusqu'à mourir, dans le renouveau qui s'opère en terre anglaise ?

L'Église a reconnu dans le comte d'Arundel, comme dans Edmund Campion et Robert Southwell, un de ses témoins. Elle l'a compté sur la liste de ses martyrs dans le procès de 1874. Sa cause a été introduite par le décret qui le fit vénérable le 9 décembre 1886. De puis le 15 décembre 1929, Philip Howard est nommé Bienheureux.

Ainsi se réalise la prédiction de l'ombre que ne sut pas entendre Thomas III, duc de Norfolk, lorsque l'eau lustrale faisait de son fils un nouveau chrétien sur les fonts d'or de Whitehall :

— Philip Howard, petit baptisé, tu seras martyr... Philip Howard, martyr, mort pour la foi, tu seras saint.

Ci finit la biographie du bienheureux Philip Howard, Comte de Surrey et d'Arundel, Duc de Norfolk, Prince du Ciel.

SERVIR DIEU, C'EST RÉGNER.

Le docteur d'énumérer alors les produits huileux de meilleure sorte, mais Lady Ann ne cesse de secouer négativement sa tête au doux visage fripé. Le médecin s'obstine à trouver et finalement reste coi. Alors, elle sourit :

— Ce n'est aucune de ces huiles qu'il me faut, mais celle que consacrent les évêques catholiques pour le réconfort des malades, proches comme moi de la mort...

Ainsi réclama-t-elle l'Extrême-Onction, de la jolie manière un peu taquine qui ne la quitta jamais. Elle la reçut quarante et un ans à peu près jour pour jour après cette soirée d'avril où elle avait entendu chanter le rossignol dans les bosquets du Strand. Le 19 avril, elle s'endormit dans la paix et l'on n'aurait pu désirer pour elle « une mort plus douce, dans une telle quiétude du corps et de l'esprit. »

Le fin regard maintenant éteint avait vu loin et c'est pourquoi l'épouse de Philip Howard pouvait mourir dans une telle confiance.

Thomas Howard, comte d'Arundel, est revenu avant sa mort à la foi catholique. Une longue lignée de croyants est descendue des Norfolk et des Arundel et le vieux château sur la rivière Arun n'a pas changé de mains : les Norfolk de notre temps l'ont encore enrichi d'une chapelle où l'on vénère l'aïeul mort pour la foi. Autour de ces puissantes familles, qui jouent un grand rôle dans les destinées catholiques de l'Angleterre, le troupeau fidèle a résisté aux persécutions et aux séductions. Rome, de nos jours, cristallise sur son pôle et attire quoi qu'on en ait d'immenses courants religieux. Les flèches d'églises pointent de nouveau vers le ciel et c'est en vain qu'Henri VIII et Elizabeth ont détruit des couvents qui renaissent de nos jours. Les « dogmes » protestants fléchissent, et s'inclinent vers l'Église pour laquelle les papistes ont versé leur sang.

Tout le jour, dans une tension aiguë des esprits, les débats se poursuivent, sans qu'aucune clarté s'en dégage vraiment. Au soir, le Conseil de la Reine juge qu'il est temps d'en finir et demande au jury de se retirer pour délibérer. Les jurés quittent la salle et l'accusé est éloigné.

Pour la foule, le procès est jugé : Arundel est innocent. Aucune interrogation ne l'a déconcerté ; à aucune rouerie il ne s'est laissé prendre. Sa contenance même, si digne et si simple à la fois, son regard assuré, sa parole sans violence et jusqu'à certaines éclaircies de gaieté dans ses réponses parlent pour lui. Si la masse était venue avec le malin espoir de voir condamner un Lord, elle n'est plus maintenant possédée que par le désir de son acquittement. Cela ne fait aucun doute : les jurés vont rentrer et à la question : « Le comte d'Arundel est-il coupable ? » ils répondront tour à tour, à l'unanimité : « Je jure Dieu qu'il est innocent ! »

Les mouvements du public sont brusquement suspendus ; ses murmures s'éteignent. Tous les yeux sont braqués sur les membres du jury qui rentrent un à un. Le comte de Derby est debout et questionne :

— Le prisonnier est-il coupable de trahison ?

Un court silence, que pas un soupir n'altère d'un bout à l'autre du Hall immense.

— Je jure que Philip Howard est coupable des trahisons dont il est accusé.

Une houle a secoué le public. Quelle mouche d'aveuglement ou de haine a piqué le plus jeune des barons, premier à avoir répondu ? Mais l'interrogatoire continue et tous les pairs font la même réponse :

— Je jure que Philip Howard est coupable de trahison.

Ou encore :

— Je crois qu'il est coupable.

Qu'est-ce donc que la trahison pour tous ces hommes ? Jamais le comte d'Arundel ne complota la perte de l'Angleterre ! Contre l'avis du jury, le public ne peut rien, mais toute son attitude proteste. Silence, pourtant ! Le lieutenant a ramené son prisonnier à la barre.

— Philip Howard, comte d'Arundel, tu as été accusé de haute trahison... Jugé par Dieu et par tes pairs, qui t'ont reconnu coupable de ce crime, que vas-tu répondre ?

Philip n'a pas tressailli. Son regard lointain cherche une autre vision que celle des juges et des pairs assemblés :

— *Fiat voluntas Domini.*

L'officier d'État lit alors la sentence : affreux châtiment dont les raffinements ont été inventés pour terrifier les véritables traîtres. Le condamné sera étiré, écartelé, pendu mais non point jusqu'à mort complète. De son corps encore vivant, les entrailles seront arrachées et on les brûlera sous ses yeux. Sa tête et ses « quartiers » dépendront du bon plaisir de la Reine.

— ... Que Dieu fasse miséricorde à ton âme, Philip Howard, et qu'il protège la Reine.

Le comte de Derby a terminé. Les pairs sont impassibles. Ont-ils cru condamner vraiment un ennemi du royaume ? C'est possible. À la conscience, le sectarisme met des œillères. La foule qui, dans ses vagues instincts de cruauté, trouve parfois une saveur aux récits de torture et de sang, contemple ici avec pitié le corps de si haute prestance que les supplices vont mettre en pièces.

Le comte d'Arundel ne s'est pas insurgé contre la sentence. Il a demandé seulement à régler ses dettes et à revoir sa femme et ses enfants avant de mourir. Le représentant de la Reine lui a promis de transmettre sa demande. Le lieutenant alors le ramène à la Tour de Londres, dont il ne doit sortir que pour périr de la plus épouvantable des morts.

Thomas commence à dominer les plaisirs du monde. Ce regard qui pense et promet, Lady Ann l'a déjà vu dans d'autres yeux.

La comtesse Ann, maintenant, peut se laisser mourir. Depuis cinq ans, Philip repose dans la chapelle des Fitzalan, au château d'Arundel. Le Roi Jacques I^{er}, chez qui ne se sont pas perpétuées les rancunes d'Elizabeth, a autorisé ce transfert et bientôt la veuve de Philip Howard ira rejoindre son mari, au lieu même où l'un et l'autre se convertirent. Depuis trente-cinq ans qu'elle lui survit, Ann n'a-t-elle pas acquis le droit de retrouver celui dont elle a toujours été séparée par quelque cruel obstacle ?

Elle a vécu de son mieux dans la ligne qu'ils ont tous deux choisie au prix de leur bonheur. Son existence a été toute de charité et de piété. Sa main gauche sait-elle ce que donna sa main droite ? Depuis que la fortune lui a été rendue, les aumônes ont coulé sans arrêt de ses doigts. Elle a soigné les malades, recueilli les orphelins, doté les filles pauvres, nourri en permanence vingt indigents dans sa maison. Son plaisir a été d'organiser des fêtes intimes pour l'enfance : à l'anniversaire de ses petits-enfants, elle envoie quérir des pauvres de leur âge à travers la ville et leur offre un joyeux repas. La dernière fois que sont venus ces bons enfants, Lady Ann était alitée : elle les a fait entrer dans sa chambre après dîner, pour distribuer à chacun, de ses mains, un gros morceau de gâteau.

Les ordres religieux la connaissent tous et elle a fondé pour les Jésuites le collège de Ghent, en reconnaissance des lumières que les pères ont apporté dans sa vie et dans celle de Philip.

Oui, vraiment, Lady Ann a accompli sa tâche et elle peut fermer ses yeux las. Son fils a amené de Londres pour la soigner un savant docteur qui lui parle de l'emploi médicamenteux de certaines huiles :

— Il est une huile, Monsieur, bien supérieure à toutes les autres et c'est elle que je désire beaucoup me voir appliquer.

« Que confusion. » Comme elle voit clair, cette Ann vieillissante ! On dirait qu'elle distingue déjà la multiplication des sectes protestantes offrant leurs dédales à qui s'écarte de la grande unité.

« Que Dieu bénisse vous et les vôtres, et fasse de vous tous ses serviteurs fidèles, afin qu'en compagnie de mon cher Lord, votre père, je jouisse de vous tous dans un bonheur sans fin... »

Pensive, Lady Ann s'est arrêtée d'écrire. Écouterait-il sa prière, le brillant Thomas, rétabli dans la faveur du trône ? En beauté comme en esprit, l'homme a tenu ce que promettait l'enfant. Les yeux de la petite Nan' devenue trois fois grand'mère se plissent pour évoquer la frêle silhouette de Lord Maltravers. Thomas a toujours ses beaux cheveux bouclés et son regard brillant. Rubens qui, l'année précédente, a fait son portrait sous l'armure d'acier n'a pas flatté son modèle en dessinant les traits si nobles qu'encadre la barbe en collier. Un goût passionné de l'art a conduit le comte en Italie et en Grèce et il a soulevé en Angleterre la passion du marbre antique, en ornant lui-même ses galeries d'admirables statues rapportées de voyage.

Auprès de lui, la belle Aletheia, sa femme, élève des enfants, dont s'augmentera le nombre, dans les palais, plus somptueux que jamais, des Arundel. Thomas se contentera-t-il de ces joies humaines ou bien cherchera-t-il plus haut ?

Ann sourit, de toutes les fines rides dont l'âge a plissé son visage. Comme elle devinait jadis les qualités de Philip sous une coupable insouciance, elle a déjà distingué un changement dans l'expression de son fils. Sur les portraits qui le peignent aux différents âges, soit seul, soit auprès d'Aletheia, elle retrouve l'évolution qu'elle observa mois par mois, année par année : à chaque image, le regard change. Il fut malicieux et gai, puis d'une douceur souriante ; il se fait plus profond et d'une grande sérénité.

Sa condamnation, pourtant, a tenu à peu de chose. La difficulté a été d'établir si priver pour l'ennemi représente un cas de haute trahison, plusieurs pairs s'élevant contre ce point de vue. Les juges du royaume ont été consultés : les uns se sont récusés, les autres ont affirmé avec violence que quiconque discutait le cas méritait d'être lui-même poursuivi pour haute trahison ! L'avis de ces derniers, finalement, a prévalu.

Mais le comte d'Arundel ignore ces hésitations et le jugement de ses pairs l'accable dans son honneur. C'est maintenant le lent retour, accompli sur le fleuve sans doute, car la Tamise était alors une des voies les plus utilisées de Londres. C'est l'adieu, jeté au passage, aux verdure d'Arundel sous lesquels la douce Nan' prie, rêve et pleure peut-être, sans savoir que son mari passe dans la nuit. C'est une prière murmurée en croisant la silhouette vénérée de l'église Saint-Paul. C'est le glissement du bateau sous la voûte du pont de Londres, toit pesant qui supporte lui-même des maisons et des tours.

Quelques battements de rames encore et les murailles de la Tour de Londres seront franchies. Aussitôt après s'étend la campagne, dont le souffle vif remonte par bouffées le cours de la Tamise. La campagne !... les gardiens corrompus par un peu d'or... un enlèvement par des complices... un bon coursier enfourché d'un coup de jarret... et ce serait la griserie de la furieuse chevauchée à travers prairies et bosquets, la joie délirante de la liberté recouvrée... La mort peut-être, mais à l'air libre et sans marque infamante...

Le bateau s'est arrêté au porche de la Tour. Autour d'Arundel, des hommes d'armes, impassibles. À quelques pas, le Lieutenant qui semble narguer son prisonnier. Philip a fait son dernier rêve en franchissant le seuil de la Tour, il rentre dans l'implacable réalité.

CHAPITRE XVI
LA DURE MONTÉE

Un homme disparaît, assassiné, exécuté, ou jeté dans un cachot qui lui servira de tombe. Pour lui et les siens, c'est la complète catastrophe. Pour ses amis, ce n'est qu'un chagrin. Mais les cercles de l'eau où est tombée la pierre ne s'étendent pas plus loin et la vie du pays continue comme si cette petite vie humaine, enclose dans la sienne, n'avait jamais passé. Ainsi meurt un ciron sans que s'arrête l'activité des campagnes. Ainsi tombe des étoiles une escarbille, sans qu'en souffre la rotation des mondes.

Cependant, les siècles s'écourent et, de l'histoire se dégage parfois l'œuvre du disparu, plus marquante que celle d'une armée, plus puissante en ses répercussions que les conséquences des traités, des successions au trône et des réformes sociales. Il en est ainsi lorsque l'homme, d'abord oublié, fut martyr d'une juste cause ; car, par la grâce de Dieu, son sacrifice a infusé à cette cause, en la multipliant, le rayonnement de la charité qui lui fit verser son sang.

Le comte d'Arundel incarcéré, puis condamné, la vie de plaisirs et d'intrigues avait continué à la Cour d'Angleterre. Rien, dans l'attitude d'Elizabeth, n'avait traduit l'émotion qu'elle pouvait trouver dans l'immolation de son ancien favori rien, sinon qu'elle n'avait point signé tout de suite l'exécution de la sentence. Mais cette lenteur correspondait à ses habitudes : à deux reprises, elle avait différé l'exécution de Thomas de Norfolk. Pour le fils de Thomas non plus, rien ne pressait.

À la Cour, la Reine choyait un jeune favori, le comte d'Essex, beau-fils de feu le comte de Leicester que, prétendait-on, sa seconde femme avait empoisonné en 1588.

au Père Gerard. Elle-même logeait où elle pouvait, dans des demeures peu importantes dont elle avait hérité. À ces tribulations allaient bientôt s'ajouter de grands chagrins.

La charmante Elizabeth d'Arundel, née d'une mère douloureuse dans l'exil de Wiston et élevée au milieu des épreuves, meurt à quinze ans, de consommation. Navrée de douleur, la pauvre mère trouve cependant ce mot de résignation suprême : — ...Ma petite Bess s'en est allée au ciel. Si telle est la volonté du Dieu tout-puissant, j'acquiesce à ce que mon autre enfant parte après elle !

C'est que Lady Ann est en bien grand souci pour son fils. La Reine Elizabeth a prétendu lui donner un précepteur réformé et, si délicat que soit l'enfant, la comtesse a été sur le point d'envoyer Thomas faire son éducation à l'étranger, par crainte que l'on n'attente à sa foi. Précautions vaines. Ann aura un jour la grande douleur de voir ce fils tant chéri abjurer la religion catholique et faire profession dans la « foi » protestante en la chapelle royale de Saint-James. Les succès de la Cour ont-ils grisé à son tour le fils de Philip Howard ou les intrigues de certains catholiques lui ont-elles déplu ?

Sa mère en tout cas n'accepte pas ce revirement : elle reste tendrement attachée à son enfant, mais, avant de mourir, elle l'adjure de revenir à la religion pour laquelle son père a souffert et est mort :

— ...De tout mon cœur, je vous demande, pour Dieu et le salut de votre âme, de réfléchir sérieusement... » Qu'a-t-il gagné à oublier les exemples de son père ? « Si vous faites cet examen avec soin, je n'aurai pas à vous donner d'autres raisons, mais j'aurai confiance que Dieu vous aidera de sa sainte grâce à revenir à son port de salut, la sainte Église catholique, hors de laquelle vous ne trouverez que confusion... »

Mais si Elizabeth avait vraiment gardé quelque indulgence pour le prisonnier qu'elle aurait aimé soumettre et ramener à la Cour, elle ne portait que rancune à la femme de son favori, à Lady Ann qui avait osé reprendre son mari à la Reine.

Dès la condamnation de Philip, non seulement les biens, terres et immeubles, mais le mobilier même et les objets appartenant à la comtesse avaient été confisqués par ordre de la Reine, dont les agents étaient venus fouiller les demeures aménagées avec tant de raffinement par les Howard et par les Arundel. Des meubles précieux, dont chaque sculpture recélait un souvenir, on n'avait laissé que les lits de la famille et des serviteurs peu nombreux gardés à son service : encore n'était-ce que pour un temps et comme une tolérance.

La comtesse avait voulu racheter son carrosse au prix estimé par les experts : mais il ne lui avait pas été permis de le faire. Aussi voyait-on la plus grande dame du royaume après la Reine circuler à pied pour ses affaires.

La coutume était, en cas de confiscation de biens, que le Gouvernement fit une pension à ceux dont les propriétés avaient été saisies. Pendant longtemps, la comtesse Ann ne reçut rien. Elle avait donc décidé de licencier la plupart de ses serviteurs, après le jugement de Westminster-Hall ; mais comment payer les gages qui leur étaient dus ? Ann avait vendu ses bijoux, tant pour faire face à ses engagements que pour assurer sa nourriture et celle des siens. La Reine finit par lui accorder une pension de huit livres par semaine, mais Ann n'y devait point compter pour des règlements hebdomadaires, car les rentrées étaient des plus irrégulières. La comtesse, pour se procurer le nécessaire, fut souvent acculée à d'incroyables expédients.

Toute maltraitée qu'elle fût, Ann n'avait pas cessé de porter assistance aux prêtres pourchassés et la petite maison d'Acton, qu'elle avait pu garder dans la banlieue de Londres, donnait asile

Sous la mousse de ses amours, la Reine menait toujours de main vigoureuse sa diplomatie. Elle soutenait en France la compétition du futur Henri IV, après l'assassinat d'Henri III – Navarre ayant doublement titre à son aide : comme huguenot et parce que le Roi d'Espagne fournissait des secours à la Ligue, son adversaire. Flatteur, comme il savait l'être, le futur Roi de France qui devait troquer Paris contre une messe, demanda de l'aide à la Reine d'Angleterre, déclarant « plus belle que Gabrielle d'Estrées » celle qu'il voulait convaincre : il reçut en réponse vingt mille livres et quatre mille soldats qui l'appuyèrent dans sa lutte avec l'Espagne.

Dans la politique intérieure du pays, la persécution des papistes suivait son cours. Ni le Père Gerard, ni le Père Henry Garnett, ce prêtre à « la douceur d'agneau » arrivé en Angleterre avec Southwell en 1586, ni le Père Southwell lui-même n'étaient encore pris. À leurs troussees couraient vainement les plus fins limiers du royaume.

Entre ses tournées d'apostolat, le Père Southwell retrouvait son port d'attache au palais d'Arundel ; il y vivait, dit un contemporain, « blotti dans sa chambre comme un moineau solitaire au faite de la maison, ouvrant avec précaution la fenêtre pour laisser entrer un souffle d'air et ne remuant qu'avec soin par crainte d'être entendu. Quelques favorisés pouvaient assister à sa messe ou venir le visiter en secret, et on lui apportait en cachette une petite portion de nourriture, prise sur le repas de la maison ».

Sans jamais voir le comte d'Arundel, il continuait à le reconforter de loin. Philip avait en sa direction une confiance sans borne : « Quelque faute que vous découvriez en moi », lui écrivait le prisonnier, « j'entreprendrai toujours de m'en amender ».

Southwell admirait la résignation et le mérite de son pénitent par correspondance et calmait toutes les appréhensions d'une conscience scrupuleuse que hantait le remords du passé :

« Le présent état de votre âme, écrira-t-il au captif, est tel que vous ne pourriez le souhaiter différent, à aucun moment de votre vie. » Et il lui conseillera de ne pas exagérer les jeûnes et les pénitences que volontairement Philip s'imposait.

Si la mort était proche, il ne convenait point de trop s'affaiblir à l'heure de livrer le dernier combat. Car l'exécution n'était que suspendue. Ce châtement, qui menaçait Philip, le père savait bien qu'il visait, non le conspirateur, mais le papiste :

« ...votre cause, de quelque titre qu'on cherche à l'affubler et de quelque couleur qu'on prétende la couvrir, c'est la religion. Les termes de l'accusation le disent d'eux-mêmes ; les gens réfléchis et sages en sont convaincus ; tous les faits le démontrent... »

Soutien précieux pour le condamné que la confiance d'un prêtre qu'il vénérât sans restriction. Il lui exprima dans une lettre d'adieu, alors qu'il croyait son exécution toute proche, son immense gratitude : « C'est dans les sentiments de la reconnaissance la plus profonde que puisse sentir un cœur humain, que je suis vôtre jusqu'à la fin. »

Mais le Gouvernement, lassé par les échecs de ses espions, a lâché contre les Jésuites le féroce et redoutable Topcliffe.

Ici, le narrateur s'arrête, comme s'arrête le voyageur devant un cloaque immonde, engloutisseur d'hommes. Elizabeth fut une grande Reine même si elle fit œuvre de cruelle sectaire ; Burleigh fut un loyal et compétent ministre. Parmi les pourchasseurs de prêtres, certains crurent servir la vraie foi ; d'autres s'avèrent seulement cupides ou lâches... Topcliffe, lui, fut un monstre.

Aucun homme digne de ce nom, aucun Anglais, si fidèle qu'il soit à la religion d'Henri VIII, qui ne recule de dégoût devant

Le pasteur termina par une prière pour la Reine qui exprimait ses sentiments sur le comte défunt :

— Que le Dieu Tout-Puissant protège Sa Majesté contre les enfants du Mal ; qu'Il la garde de ses ennemis personnels et de ses faux amis !

Il reçut, pour avoir rempli son office, la somme de deux livres sterling, et chacun s'en fut, oubliant le brillant passé et le long martyre de Philip, comte d'Arundel.

Les amis de Lady Ann se demandèrent pendant quelque temps si la mort de Philip n'avait pas porté à sa femme le coup de grâce. Elle avait trop souffert, la frêle comtesse dont la vie d'épouse n'avait compté que quelques mois d'un bonheur tremblant. Toujours sujette à des malaises nerveux et toujours les ayant dominés pour accomplir son devoir et plus que son devoir, elle sembla fléchir pour ne plus se relever. Une prostration la rendait incapable de se tenir debout, ni même assise : elle prit le lit et sembla s'abandonner, pour la première fois de sa vie.

Mais deux aiguillons allaient l'éveiller de sa passagère torpeur : l'amour qu'elle portait à ses enfants et la rancune d'Elizabeth à son égard.

La Reine, du vivant de Philip, gardait peut-être au cœur un reste de tendresse pour le familier jadis si goûté. Par colère et pour faire un exemple, elle avait voulu sa condamnation. Si l'on en croit la parole de Lord Burleigh, elle n'envisageait pas l'exécution de la sentence : lorsque délibéraient les membres du jury, se demandant au palais de Westminster si prier pour l'Espagnol était cas de trahison, Cecil Burleigh avait rassuré leur conscience en jurant sur son âme que la Reine ne ferait pas appliquer la peine de mort. De cela, ni Philip ni Ann n'avaient jamais rien su et pour eux l'exécution apparaissait comme inévitable.

CHAPITRE XIX

LES PROLONGEMENTS D'UNE VIE

L'histoire est terminée du beau comte d'Arundel qui mourut comme un saint. Mais peut-on tourner la page sans s'attarder auprès de celle qui, ayant été quelque peu l'instigatrice de cette sainteté, a connu l'épreuve de survivre à celui qu'elle aimait ? Le mérite de Philip a été de bien mourir, dans une agonie de dix ans ; la vertu de Lady Ann a été de bien vivre.

Les funérailles portent souvent au paroxysme la douleur de la femme voilée qui les suit. Pour la comtesse d'Arundel, c'eût été plutôt un adoucissement à l'affreux chagrin d'avoir perdu Philip que d'accompagner son corps et de lui voir rendre les honneurs funèbres. Mais la dépouille du comte ne fut pas rendue à sa famille : elle resta dans la prison. Roulé dans un pauvre linceul, le corps fut placé au bout de deux jours dans le cercueil le plus modeste qui soit, recouvert d'un drap noir et porté sans aucune solennité à la chapelle de la Tour. Philip rejoignit son père dans la tombe qui, vingt-quatre ans plus tôt, s'était ouverte aux restes du duc de Norfolk, décapité comme traître. Ann ne put alors obtenir le corps de son mari qu'elle aurait voulu transporter au domaine d'Arundel où dormait déjà, dans la vieille collégiale, l'aïeul défunt.

Point de service religieux ni d'absoute pour le catholique mort à la Tour. Un ministre protestant lut des versets sur son cercueil, non sans avoir protesté contre les convictions du défunt :

— Nous ne sommes pas venu pour honorer la religion de cet homme ; nous professons publiquement et protestons ouvertement ici même qu'elle n'est pas la voie du salut. Non plus ne songeons-nous à honorer sa faute ; il a été jugé selon les lois, nous le laissons à Dieu : il est parti pour le lieu qui lui était réservé...

l'infamie de ce tortionnaire. Pendant vingt-cinq ans, le persécuteur servira la Couronne, dans l'avilissement des ordres reçus. Deux fois, il sera emprisonné pour ses machinations ou ses excès, mais, à cause de son zèle et de son cynisme, utilisables dans les causes obscures, il sera chaque fois relâché et reprendra ses prouesses.

À quinze milles de Londres habitait à Uxenden Hall, avec sa femme et ses enfants, un ami de Southwell, Richard Bellamy. Pour leurs croyances, les Bellamy étaient mal vus de l'évêque protestant et celui-ci, en 1592, fit envoyer leur fille en la prison de Gatehouse. Topcliffe guettait ; tous les moyens lui étaient bons. À soixante ans, il se fit séducteur. Fût-ce par désir de liberté ou pour l'amour des bijoux ? Le fait certain, c'est que la jeune Anne Bellamy céda à ses assiduités, pitoyable instrument dans les mains d'un bourreau.

Dominée, la malheureuse vendit à la fois Robert Southwell et ses propres parents. Elle avoua que son père avait reçu le Jésuite et le gardait chez lui. Elle dit le nom d'emprunt nouvellement adopté par le proscrit, donna le plan du logis et désigna jusqu'au lieu où se réfugiait Southwell en cas de visite domiciliaire. Et Topcliffe s'en fut.

Richard Bellamy n'était pas chez lui, lorsque l'inquisiteur se présenta à Uxenden Hall. Celui-ci demanda ironiquement à la maîtresse de maison de lui indiquer la cachette où se dissimulait le prêtre :

— Je ne la connais point.

— Vraiment ? Eh bien, je la connais, moi !

Topcliffe s'y rendit tout droit et n'eut qu'à cueillir le réfugié qu'il emmena dans sa propre maison, au quartier de Westminster.

— Eh quoi ! pas en prison ? Le traita-t-il donc comme un hôte ?

Hélas, la maison de Topcliffe, dix fois pire qu'une prison, plus redoutable même que la salle du chevalet à la Tour de Londres, était un lieu infernal. Parce que les séances de torture de la Tour étaient devenues trop fameuses, enveloppant de leur halo sanglant le Conseil et la Reine, Topcliffe avait été autorisé à supplicier chez lui. Son imagination démoniaque avait inventé une machine à martyriser agencée avec tant d'art que celles des prisons, selon le mot du tortionnaire lui-même, n'étaient à côté d'elle que « jeux d'enfants ». Si soigneusement qu'on étouffât les cris des victimes, l'horreur de ces scènes commençait à percer les murs de l'habitation à l'hypocrite façade, et les protestants eux-mêmes s'indignaient.

Aussitôt, dans la sinistre demeure, le Père Southwell souffrit des tortures raffinées, puis Topcliffe sortit, laissant sa victime pendue par les mains. Le jeune père finit par perdre connaissance et les serviteurs, croyant qu'il allait passer, rappelèrent leur maître en toute hâte. Le bourreau ne se laissa pas toucher et pendant quatre jours, s'acharna sur le prêtre.

Des heures durant, le malheureux restait suspendu des cercles de fer lui comprimant les artères, les jambes repliées vers les cuisses dans une pose torturante. Il vomissait le sang à pleine bouche. Pourtant Topcliffe avait soin que ses supplices ne déterminassent point la mort.

La force d'endurance de Robert Southwell fut celle d'un héros ; son immuable douceur celle d'un saint. Des témoins en restèrent impressionnés pour le restant de leurs jours :

— Mon Dieu ! murmurait-il dans les pires souffrances. Mon Dieu, mon Tout !

Les tortures n'ayant rien tiré de Robert Southwell qui pût compromettre ses coreligionnaires ou leur cause, le Jésuite fut envoyé à Gatehouse et jeté dans une cellule, ignoble réduit où grouillait la vermine. De leur côté, les Richard Bellamy, auxquels

Toute la nuit du 18 au 19 octobre 1595, le comte d'Arundel reste en prières :

— Oh Dieu, je remets mon esprit entre vos mains... Seigneur, vous êtes mon espérance... Jésus, Marie... Jésus, Marie...

Ses serviteurs, au petit matin, entourent sa couche et pleurent à sanglots. Les minutes passent. Huit heures sonnent.

— Eh bien, j'aurai bientôt terminé mon voyage. J'atteins la fin de cette misérable vie mortelle. Ne pleurez point. Je n'en doute pas, par la grâce de Dieu, tout ira bien pour moi.

Le grand corps osseux du comte d'Arundel repose sur sa couche, ses bras squelettiques croisés sur sa poitrine.

Voici la mort qui vient : ses prémisses soulèvent des halètements la poitrine du moribond. Les yeux de Philip restent ouverts, regardant haut et loin. Que voient-ils au-delà des murailles grises qui, déjà, ne leur font plus obstacle ?

Sont-ils là, invisibles pour les serviteurs agenouillés, tous les Howard et tous les Arundel pour aider à mourir le plus grand de leurs ? Prennent-elles figure pour le mourant, les âmes libérées des martyrs : Édouard Campion, ardent et doux ; Robert Southwell, tendrement mystique ?

Sans doute, ils forment une haie d'honneur à l'âme purifiée qui va trouver sa voie, et, s'il lui faut encore une assistance, les plus saints d'entre eux la lui apportent dans une insensible étreinte. Mais c'est Dieu seul que fixent les yeux de Philip, comme les yeux du marin fixent l'étoile.

À midi, le comte d'Arundel tourne un peu la tête de côté et, sans un gémissement, sans un sursaut, rend doucement le dernier soupir.

Mais pourquoi Sir Blount s'est-il plu si longtemps à user les forces vives du captif ? Philip, sans dureté, lui recommande de ne point traiter aussi cruellement ses prisonniers.

— Monsieur le Lieutenant, vous avez eu, pour moi et mes hommes, de bien dures mesures.

« ... Quand un captif arrive à la Tour, il apporte la douleur avec lui... Oh, n'ajoutez pas alors l'affliction à l'affliction !... Votre charge est de surveiller, non de tuer à force de sévérité.

« ... Songez, mon cher Lieutenant, que Dieu qui, de son doigt, tourne la roue instable de ce monde changeant, peut, en quelques jours, faire de vous-même un prisonnier ; vous pourriez alors être gardé dans la prison même où maintenant vous gardez les autres... À Dieu, Monsieur le Lieutenant... revenez tant qu'il vous plaira et vous serez cordialement reçu, comme mon ami. »

Humblement, Sir Michael prend congé et c'est en sanglotant qu'il sort de la pièce : le remords le navre et il ne s'arrête pas à réfléchir à la remarque de Philip Howard : « Dieu peut en quelques jours faire de vous-même un prisonnier. » Sagesse pourtant, ou prophétie. Deux mois plus tard, la Tour de Londres comptera un nouveau captif, aussi durement traité que les autres et ce captif sera Michael Blount.

Cependant, les souffrances physiques de Philip Howard ne cessent de croître. La dysenterie, particulièrement pénible en ces geôles, l'épuise avec rapidité. Les spasmes le tordent toujours et il passe ses journées écrasé sur sa couche, chapelet aux doigts.

C'est dans un brouillard, maintenant, qu'il évoque les silhouettes aimées dont il garde le souvenir ou qu'il imagine : Ann, menue et pâlie par la douleur ; Elizabeth, sa fille de treize ans, toute charmante, et déjà si instruite lui a-t-on dit, mais dont la frêle constitution semble pencher plutôt vers la mort que vers la vie ; Thomas, l'enfant de dix ans, si tendre pour sa mère et qui manifeste une précoce passion pour tout ce qui est beau...

Topcliffe avait déclaré qu'ils ne seraient pas poursuivis, se virent bientôt emprisonnés ainsi que leurs quatre enfants. L'œuvre d'infamie d'Anne Bellamy était complète.

Richard, père de Southwell, se rendit à Gatehouse pour voir le prisonnier. L'horreur le saisit à la gorge devant le tableau offert à ses yeux : son grand fils, son enfant, amaigri jusqu'à évoquer un cadavre, et le corps sillonné de tant de blessures qu'il ne faisait qu'une plaie. Dès lors, Richard remua ciel et terre pour que Robert fût transféré dans une prison plus saine :

— Mieux aimerais-je le savoir mort que dans cette affreuse captivité !

Il envoya une supplique à la Reine, demandant justice pour son fils. Si, de par les lois, celui-ci méritait la mort, il était juste qu'il la subit, mais, dans le cas contraire et puisqu'il était un gentleman, son père demandait qu'il fût traité en gentleman et non confiné dans ce trou immonde ! La Reine permit alors que Robert Southwell fût transféré à la Tour où il serait entretenu aux frais de son père. Elle l'autorisa même à recevoir des habits propres et des livres à son choix : il demanda aussitôt la Bible et les Œuvres de saint Bernard.

Dans la même enceinte et sans qu'il pût voir son ami, le comte d'Arundel gravissait lui aussi, par la souffrance morale, les privations et la prière, le chemin de la sainteté. Tout son temps s'écoulait face à Dieu, soit qu'il restât, des heures durant, en prière, soit que, penché sur les livres qu'Ann ou Henry Howard pouvaient lui faire parvenir, il traduisît des œuvres de piété. Ses auteurs favoris étaient le Père Louis de Grenade, saint Jérôme et Eusèbe. Il s'attachait, le dimanche, à méditer sur l'Écriture sainte. Il jeûnait et aux vigiles des grandes fêtes et, trois fois la semaine, il observait une diète absolue.

Veillant avec sévérité, le lieutenant de la Tour ne laissait aucun contact s'établir entre ses prisonniers. Depuis 1590, deux ans avant

l'arrestation du Père Southwell, l'ancien officier avait été remplacé par Sir Michael Blount, homme dur et froid qui se plaisait à ajouter aux souffrances de ses prisonniers. C'étaient, de la part du geôlier, d'incessantes vexations, absurdes brimades infligées aux captifs. Philip en écrivait, indigné :

« Les outrages dont lui et son fidèle Roger me poursuivent sont intolérables, incessants, chaque jour multipliés, incroyables pour qui ne les peut constater. Tout ce que vous pouvez imaginer reste au-dessous de la vérité... »

Si Michael Blount pouvait à son aise humilier son prisonnier et lui refuser les moindres commodités, du moins n'avait-il pas facilement le dernier mot avec lui, car Philip, tout épuisé qu'il fût, gardait sa faculté de répartie. Son chien, qui lui avait été laissé, gagna un jour (était-ce pour porter un secret message ?) la cellule de Robert Southwell. Le lieutenant le remarqua devant le comte et s'esclaffant :

— Peut-être le chien est-il allé quérir une bénédiction !

— Eh mais ! répondit Philip sans se déconcerter. Ce ne serait pas la première fois que des créatures sans raison iraient se faire bénir par de saints hommes. Saint Jérôme, contant comment les lions avaient creusé de leurs griffes la tombe de saint Paul ermite, dit qu'ils se dressèrent ensuite, les yeux fixés sur saint Antoine, dans l'attente de sa bénédiction.

Lorsque le lieutenant s'éloignait après des escarmouches, le captif sentait cependant peser sur lui l'affreuse tristesse de vivre entouré d'ennemis. Mais résigné à tout accepter et à tout offrir en réparation, il dominait alors ses révoltes :

— De ce que toutes ces croix me troublent peu, je remercie Dieu...

Non, ce n'étaient point les croix qui le troublaient, mais la crainte de ne pas expier assez. Son grand remords était d'avoir méconnu sa femme. Plus d'un homme, en refusant son intimité

C'est au tour du lieutenant de s'incliner et son pas qui, dans le couloir, s'éloigne est moins assuré qu'auparavant.

Tout sacrifice est générateur de force. C'est vrai, déjà, pour la faible nature ; c'est infiniment plus vrai dans l'ordre surnaturel, par la vertu du Sacrifice de Jésus-Christ. Les faibles qui reculent devant l'acceptation d'une épreuve ne savent pas qu'une vigueur inconnue les aurait soulevés pour la supporter. Philip est maintenant si près de Dieu que toutes ses douleurs lui semblent s'atténuer. Son corps seulement s'affaiblit de jour en jour ; il ne peut plus quitter sa couche où il récite son chapelet, n'ayant plus la force de lire. Les médecins autorisés à le soigner lui rendent visite, mais il les prie de ne pas se déranger pour lui, car son sort ne dépend plus de leur science.

Sir Blount, sous différents prétextes, vient le voir. On croirait qu'il veut parler, mais ne le peut. Un jour, il s'attarde auprès de son prisonnier et, brusquement, le cruel geôlier se décide : il tombe à genoux auprès du lit et éclate en sanglots.

— Eh quoi, Sir Blount !

Oui, Sir Blount se repent. Il a compris ses injustices. Peut-être pensait-il vraiment châtier un traître au royaume, alors qu'il s'acharnait seulement sur un croyant. Maintenant, ses cruautés lui font horreur. Il demande pardon en pleurant à son prisonnier.

— En vérité, vous me demandez pardon, Monsieur le Lieutenant... Soit. Je vous pardonne, comme je désire recevoir le pardon de Dieu.

Ne pouvant même plus se soulever pour lui donner l'accolade, Philip baise ses propres doigts et les lui tend dans un geste de bonté, puis il lui demande de lui pardonner aussi ce qu'il a pu dire ou faire qui l'ait offensé.

comte d'Arundel qu'il voit dépérir sans lui entendre proférer une plainte. Il a accepté de transmettre le message.

Fébrile, le comte attend, assis sur sa couche, car il est trop faible pour se tenir debout. Il lui semble par instants qu'il va mourir avant de revoir les siens, tant l'espoir l'étouffe et fait battre ses artères. Les voir entrer, là, tous les trois !... Non, ce serait trop beau, ce serait trop fort pour son pauvre cœur affaibli : il le redoute presque. Mais au moins s'entendre annoncer la visite de ses bien-aimés ! Les attendre, mon Dieu, les entendre venir... les tenir dans ses bras...

Le lieutenant de la Tour est entré, le front soucieux. Est-ce dans la contrariété de donner quelque joie à son prisonnier ? Sa cruauté a-t-elle repris le dessus ? Un instant, il hésite à parler, puis il communique à Philip la réponse de la Reine.

Que le comte d'Arundel consente à se rendre une fois, une seule fois, au service religieux de la Reine... Alors, non seulement il reverra les siens, mais il sera gracié, rétabli dans ses droits, restauré dans ses biens. S'il refuse, aucune autorisation ne lui sera accordée.

Le prisonnier a écouté, les yeux hagards dans son pauvre visage exsangue. Quoi ! c'est là l'ultimatum de la Reine ! Mais un éclair, qui stupéfie le lieutenant, illumine tout à coup son regard. Ce message impitoyable lui apporte la palme du martyr. Si quelque doute subsistait dans les raisons de sa condamnation, la condition posée par la Reine l'anéantit. Philip meurt pour la foi !

Relevé de la couche qu'il ne quitte plus guère, le comte d'Arundel s'incline, de son geste de grand seigneur :

— Monsieur, je ne puis, sous une telle condition, accepter l'offre de Sa Majesté la Reine... J'ajoute que je regrette, en un cas pareil, de n'avoir qu'une vie à donner.

morale et une réelle collaboration à celle qui s'est donnée à lui, étouffe des facultés généreuses et mure une créature en pleine vie. À l'être d'initiative et d'amour qu'était Ann Dacre, Philip avait imposé la plus dure des épreuves en paralysant si longtemps ses forces vives.

« Celui qui connaît toutes choses, lui écrivait-il, sait aussi que mes désordres passés ont assombri ma vie et qu'ils pèsent lourd sur ma conscience. Mon désir est de réparer les injustices que je vous ai faites... Mais comme je n'ai plus longtemps à vivre, je ne puis qu'en exprimer le souhait, qui sera sur mes lèvres aussi longtemps que Dieu me conservera un souffle de vie... »

La réponse royale à ses demandes réitérées de la revoir n'étant jamais venue, il lui écrivit :

« Chère mienne, si bonne,

« Il me faut maintenant vous dire mon dernier adieu en ce monde et comme je ne sais personne que j'aie offensé autant que vous, je saisis cette occasion de vous demander pardon...

« ...S'il avait plu à Dieu de m'accorder une plus longue vie, je sais bien que vous auriez trouvé en moi, autant que j'en eusse été capable par la grâce de Dieu, un aussi bon mari que vous en aviez trouvé un mauvais auparavant. »

Philip savait qu'à la suite de sa condamnation, ses biens avaient été confisqués et que Lady Ann vivait depuis *sur la branche*, sans aucune sécurité. C'était pour lui un dévorant souci qu'il n'essayait pas de chasser, mais qu'atténuait un peu ses travaux. Si fous lui apparaissaient ses anciens dérèglements qu'il composa plusieurs traités : « Sur l'excellence et l'utilité de la Vertu ».

Une préoccupation le tenait encore : condamné comme traître, mourrait-il chargé de l'opprobre public, laissant à ses enfants un nom taré ? Il se décida à écrire sa justification, qu'il recopia plusieurs fois en latin et en anglais. Conduit à l'échafaud, il jetterait dans la foule les feuilles protestant de son innocence.

« Dieu, dans son infinie bonté, a daigné m'appeler à Lui, moi, le plus vil de ses serviteurs...

« ... Afin d'éviter que de sinistres intrigues soient employées, tant pour nuire à la Foi que pour me discréditer... je jure que je suis prêt à sceller de mon sang... cette déclaration.

« Ni l'innocence de mes intentions, ni l'intégrité de mes actes ne doivent être défigurées par de fausses suggestions... non plus que doit être déformée par les rapports calomnieux de gens malintentionnés ma ferme attitude dans la Foi catholique et romaine...

« ... Tout ce que le sacré Concile de Trente a établi touchant la foi et ses modes, je le crois et je m'y tiens...

« ... Comme le Christ est ma vie, je considère la mort comme le don le meilleur et le plus glorieux, cette mort m'étant accordée en défense de sa Foi et pour Son Saint Nom... »

Mais si l'âme de Philip s'épanouissait dans le sacrifice, son corps vieillissait avant l'âge. À voir ce visage creux, ces yeux cernés et gonflés, ce front dégarni, qui aurait reconnu le beau Lord de la Chambre des Pairs ou le charmant jeune homme présenté seize ans plus tôt à la Cour ?

Le manque d'air, la mauvaise nourriture, les émanations pestilentielles et surtout l'effort surhumain pour résister au désespoir qui l'étreignait en songeant au bonheur détruit et au cher petit enfant inconnu : tout cela rongeaient lentement le solide organisme du descendant des Norfolk et l'on pouvait se dire, devant sa silhouette affaissée : « Si la Reine ne signe pas l'arrêt d'exécution, la maladie conduira bientôt le détenu vers la délivrance finale. »

Mais, pour couronner son œuvre sur lui-même, il fallait au comte des heures de martyre.

CHAPITRE XVIII

L'ULTIMATUM D'ELIZABETH

L'amour de Dieu n'éteint pas les affections humaines. Philip Howard gardait au cœur une vive tendresse pour son frère William et pour son oncle Henry, et il demanda à les revoir. Il désirait aussi recevoir Thomas, moins proche de lui parce que protestant et très en faveur à la Cour, mais son frère cependant et qu'il nommait encore Tom, comme jadis lorsqu'ils couraient ensemble dans les jardins de Charterhouse ou de Kenninghall.

On ne saurait refuser cette dernière grâce au prisonnier près d'entrer en agonie. Philip imaginait déjà sa joie lorsqu'il verrait s'encadrer dans l'arcade de pierre la figure avenante de son vieux Willie ! Un flot de sang colorait son visage et faisait briller ses yeux à cette évocation et il se sentait saisi au goût de vivre encore. Willie le Hardi, le cordial et gai William, son frère Will, chéri entre tous ! Et l'oncle Henry Howard, lui aussi, serait le bienvenu, cher donneur de conseils que Philip n'écoula jamais, ni dans un sens ni dans l'autre, et qui pourtant ne se lassa jamais d'en donner...

Lourde comme la porte qui depuis onze ans referme sa prison, à chaque va-et-vient des geôliers, la déception arrive. Le prisonnier ne reverra pas les siens.

Ses amis, cependant, lui ont fait savoir qu'Elizabeth promettait de lui laisser dire adieu à sa femme et à ses enfants avant de mourir. Il tente un dernier appel pour obtenir leur visite et rédige une supplique qu'il remet en mains propres à Sir Michael Blount.

Il a bien changé, Sir Blount ! L'extraordinaire douceur de Robert Southwell a fait fondre quelque chose en son cœur si dur et, depuis la mort du prêtre, un peu de pitié lui est venue pour le

franchir le seuil du mystère? Une grande tristesse abat le prisonnier, mais l'ami disparu, Robert Southwell, ne l'a pas abandonné. Avant de mourir, il lui a écrit une lettre d'exhortation dont tous les mots gardent leur portée en cet instant :

« ...Le désir de vous confesser (les moyens vous en étant retirés en ce moment) et la contrition d'un cœur repentant, exprimés par le sang que vous verserez pour la cause, vous assurent une rémission de vos fautes et de tous les châtements qu'elles ont mérités, rémission aussi complète que l'accomplirait le baptême, tant est grande la valeur du martyre. »

Fiat, encore une fois! Le prisonnier, depuis onze ans condamné à la solitude, mourra seul et il accepte cette absence de toute consolation comme l'expiation suprême du passé.

CHAPITRE XVII

PAR LA CORDE ET PAR LE POISON

Vivant, je me meurs.

Ô Vie! qui te retient de me laisser mourir?

Ô Mort! qui t'éloigne de ta présente proie?

Le festin est fini pour moi et mon âme aspire au repos,

J'ai dit mes Grâces : viens donc ô Mort!

Emporte-moi!

Ces vers, qu'écrivait Southwell dans sa prison, Arundel les priait dans la sienne, n'entrevoiant d'autre délivrance que la mort; et Ann y eut souscrit pour elle-même, n'avaient été ses enfants.

Comme le champ se dégarnit de ses blés, quand le moissonneur les a engrangés pour bientôt arracher l'épi de leur paille, l'entourage ami de Lady Ann s'éclaircissait de jour en jour et l'Engrangeur séparait une à une les âmes des corps longtemps tourmentés.

Margaret Sackville était partie la première. Bonne « Megg », sœur qui aimait doublement Lady Ann depuis que l'emprisonnement l'avait séparée de son frère Philip! Une brusque maladie l'avait emportée en 1591 et, si ses enfants restaient les inséparables compagnons de jeu de la petite Elizabeth et de Lord Maltravers, personne ne la remplaçait auprès de la comtesse d'Arundel.

Le Père Southwell, soutien d'Ann et de Philip, était en prison depuis près de trois ans. Personne non plus ne pouvait remplacer tout à fait ce confesseur consciencieux, cet ami délicat, ce croyant de si haute volée. Lorsque Ann et lui causaient jadis, en ces heures apaisées où les espions sont attablés ou endormis, leurs pensées s'élevaient d'un même rythme au-dessus des bassesses, au-dessus

des déviations de quelques-uns. Comme on vivait bien, comme on respirait pur dans l'ambiance de ce prêtre ! Ses élans de jeunesse et ses trouvailles d'auteur n'auront plus maintenant de témoins que les murs de sa geôle. L'inspiration, à la fois poétique et doctrinale, de sa prière qui montait de sa pensée comme un encens, retombera désormais en douceur sur lui seul dans la cellule close.

Le Père Weston était toujours en prison. Le bruit courait, en 1594, qu'un autre Jésuite venait d'être pris.

Sur la tête du comte d'Arundel, la menace de l'horrible exécution restait toujours suspendue.

Combien de fois la comtesse Ann s'était-elle éveillée, la sueur lui perlant au front, avec la vision de Philip tiré à quatre chevaux ou râlant, les flancs ouverts et les entrailles arrachées ! Elle restait pantelante de terreur, dans l'obscurité de sa chambre, se demandant jusqu'au jour s'il s'agissait d'un cauchemar ou d'un pressentiment. Les années avaient passé, à longs mois se succédant, à longues journées s'égrenant. Malgré ce qu'on savait des lentes vengeances d'Elizabeth, le péril semblait moins imminent. Si la Reine un jour faisait grâce ?

Mais les détentions qui se maintenaient et les arrestations qui s'opéraient toujours n'indiquaient guère de relâchement dans la persécution. Quelques mois plus tôt, Elizabeth fulminait, non sans raison, contre l'abjuration intéressée d'Henri de Navarre, compétiteur au trône de France. Elle n'avait pas ménagé à cette occasion, elle qui jurait comme un soudard, les imprécations contre les catholiques !

La paix relative de la comtesse est d'ailleurs bientôt détruite : Southwell va être jugé. La nouvelle bouleverse Lady Ann. Apprendre qu'on va juger Robert Southwell, c'est déjà le savoir condamné à mort ; et l'exécution suivra vite, car le Conseil de la Reine, s'il prolonge la détention des nobles selon le bon plaisir

de manière à n'avoir, à l'heure dernière, qu'à s'abandonner à son divin accueil. Sur le mur de sa cellule, il a gravé, de la pointe de son couteau, un crucifix devant lequel il peut prier.

Un soir d'août de l'année 1595, un étrange malaise étreint Philip à la suite de son repas. Est-ce la mauvaise aération du lieu qui lui cause une intoxication ? Peut-être aussi n'a-t-il pas assez suivi l'ordre du médecin lui prescrivant de prendre tout l'exercice possible dans l'espace restreint où il peut circuler.

Mais les jours suivants, les troubles se renouvellent ; le mal progresse. Le comte souffre à l'estomac de douleurs aiguës. Peu à peu, les symptômes s'affirment.

Après onze ans de captivité et quelques jours de ces étranges malaises, Philip Howard n'est plus que l'ombre de l'élégant comte de Surrey. À trente-huit ans, il a l'apparence d'un vieillard. Ses épaules se sont voûtées et tout son corps est squelettique. Le menton, qu'il eut toujours long et fin, paraît maintenant démesuré. Une infinie lassitude fait retomber ses paupières sur des yeux qui ne semblent plus voir qu'au-delà des limites terrestres.

Ann, éperdue, lui a fait parvenir des antidotes contre le poison : mais en vain. La dysenterie ne le quitte plus et des spasmes le tordent dès qu'il prend quelque nourriture. Pour ne point désespérer sa femme, le comte demande aux autorités que soit remplacé le cuisinier, mais on ne tient nul compte de ce désir. Le mal ne cesse de s'aggraver et Philip peut à peine se lever de sa couche.

Est-ce que vraiment la mort s'approche enfin ? Le comte d'Arundel, sentant ses forces l'abandonner de jour en jour et d'heure en heure, a demandé à voir un prêtre et plus particulièrement le Père Weston, prisonnier comme lui-même et qui jadis le reçut dans la foi. Impitoyablement, sa requête est rejetée.

Quoi ! Va-t-on le laisser mourir comme un réprouvé, sans s'être confessé, sans avoir reçu les sacrements qui aident l'âme à

disperse, une sorte de confusion pesant sur elle, et Lord Montjoy, un réformé, traduit l'impression générale en s'exclamant malgré lui :

— Je ne puis juger de ce que vaut sa religion ; mais je supplie Dieu, lorsque je mourrai, de me donner une âme aussi forte que la sienne.

Le cours du destin, cependant, ne laissera pas la comtesse d'Arundel se recueillir longtemps dans le souvenir du martyr. Un message secret l'avertit que son mari est en péril.

Les lenteurs de la Reine ont lassé les sectaires. Peut-être aussi cherche-t-on à se débarrasser des papistes, gens dont vraiment on parle trop, tout en évitant l'exécution publique qui, dans le cas Southwell, a obtenu ces résultats inattendus : un affermissement chez les catholiques, un attendrissement chez les réformés.

Ann est avertie que, soudoyé sans doute, le cuisinier de la Tour va servir à Philip des mets empoisonnés.

Faut-il y croire ? Ou n'est-ce là qu'un de ces bruits de panique comme il en court souvent chez les persécutés ? Ann ne peut le savoir, mais elle tremble et s'efforce de faire connaître à Philip le danger qui le menace. Lui-même a pressenti l'odieuse tentative et la pauvre Ann n'est guère rassurée par la réponse qui lui prouve au moins que Philip est sur ses gardes :

« Pour ma part j'ai plus de raisons encore que vous ne m'en donnez de penser qu'il se trame quelque projet qui n'est pas pour mon bien : mais je suis, Dieu merci, et serai par la Grâce divine, prêt à endurer ce qui peut m'être fait de pire dans la chair et dans le sang. »

Cela dit, il poursuit sa vie de prière et d'étude. Il a traduit *Une épître de Jésus-Christ à l'âme fidèle* de Jahann Justus, travail qui sera publié chez Antwerp dès 1595. Depuis la mort de Southwell, il se détache de plus en plus de la vie et cherche à s'approcher de Dieu,

d'Elizabeth, n'a pas les mêmes motifs de surseoir quand il s'agit des Jésuites.

Le 22 février 1594, le Père Southwell passe en jugement. Qu'il est jeune, ce prêtre qu'ont émacié, sans arriver à le vieillir, les tortures, les privations et la captivité ! Un juge le surnomme *Le Prêtre-enfant*. Ses grands yeux un peu saillants semblent suivre un rêve candide, tandis que ses pommettes accusées révèlent les années d'épreuve, et que son front modelé fait deviner une vive intelligence.

Lord Popham, Grand Juge, prononce un violent réquisitoire contre les Jésuites fomenteurs de complots. Southwell lui-même est qualifié de « traître et félon ». Debout à la barre, ses mains liées ensemble semblant se joindre dans un geste habituel de prière, il répond avec simplicité :

— Je n'avais comme projet, en rentrant dans mon pays natal, que d'administrer les sacrements selon le rite de l'Église catholique à quiconque désirerait les recevoir.

Mais c'est bien là son crime, encore qu'on cherche à lui en imputer d'autres. Dans une réaction qui semblait lancer un défi, le Père Campion, quelques années plus tôt, déclarait sans être davantage écouté :

— Si quelqu'un d'entre vous peut me convaincre d'un autre délit que celui de religion, je suis disposé à endurer les tourments les plus cruels qu'il vous soit possible de faire subir.

Aucune charge autre que sa foi ne pèse sur le *Prêtre-enfant*. Mais sa condamnation n'est-elle pas prévue d'avance ?

— Avez-vous encore quelque chose à dire ?

— Du fond du cœur, je supplie le Dieu tout-puissant qu'il pardonne à tous ceux qui, de quelque façon, auront contribué à ma mort.

Encadré d'une garde sévère, le Jésuite est ramené à la Tour travers les rues où la foule s'est amassée pour voir passer le papiste. Les gens du premier rang qui peuvent le voir de près, sont saisis d'étonnement devant l'extase de ses yeux clairs. Plus d'une vieille au chef branlant, perspicace en ces matières parce qu'au seuil du grand départ, a dû rentrer ce jour-là chez elle en disant :
— Mes enfants, papiste ou non, celui-là est bien près du Bon Dieu !

Et sans doute l'est-il en pensée et en amour, mais pour que son âme se libère complètement, il lui faut encore passer par le gibet de Tyburn.

Le matin de l'exécution est arrivé. Londres en est informée et s'anime : ce papiste a décidément tourné bien des têtes. Ses souffrances chez Topcliffe-le-bourreau, son inaltérable douceur, l'expression de son regard d'où coule de la lumière : tout cela éveille dans la population une dangereuse pitié. Aussi le Conseil de la Reine a-t-il ordonné pour ce jour même l'exécution d'un bandit célèbre, afin de détourner l'attention.

Mais si la foule est capable de délivrer Barrabas et de faire condamner Jésus, c'est toujours Jésus qu'elle ira voir mourir et non Barrabas. On attend quelque chose de ce papiste qui va être pendu. Lorsque le cortège arrive à Tyburn, les alentours du gibet sont noirs de monde. Beaucoup de catholiques, le cœur navré, se sont mêlés au public simplement curieux. Des groupes d'amis auxquels l'intrépide Lady Ann assurément s'est jointe ont, aux tournants des rues, offert au prêtre des relais d'affection.

Un vieux paysan est dépassé par le cortège.
— Que Dieu, de son Ciel, vous bénisse et vous donne sa force ! crie-t-il au Jésuite.

L'escorte le bouscule, mais il s'en va priant tout haut et sa voix poursuit les hommes qui s'éloignent, traînant le prêtre sur la claie.

Plus loin, une noble dame, parente de Southwell, salue le condamné et lui demande des prières.

— Merci, bonne cousine. Je vous le demande, priez aussi pour moi. Mais prenez garde aux chevaux qui traînent la claie et ne me parlez plus : vous vous feriez appréhender.

Tyburn est en vue. Le Père se soulève un peu pour regarder joyeusement la potence puis retombe. On l'enlève de la claie pour le hisser sur un chariot ; il demande alors à s'adresser à la foule :

— Laissez-moi parler : ce ne sera pas long et je ne dirai rien d'offensant contre la Reine ni l'État.

Il fait sa profession de foi, réitère l'affirmation de son loyalisme et termine :

— ...Entre les mains du Dieu Tout-Puissant, je remets mon pauvre pays...

« ...Et je souhaite humblement qu'il plaise à Dieu, dans sa bonté, d'accepter ma mort... en pleine réparation pour mes péchés et mes offenses et pour le soutien de mes frères. Ce qui semble ici une disgrâce sera un jour, je l'espère, pour ma gloire éternelle... »

La corde est à son cou et la charrette qui le porte s'écarte. Mais le nœud coulant ayant été mal placé, le prêtre reste pendu, encore en vie, se frappant la poitrine et ébauchant le signe de croix que son bras ne peut plus tracer. Ses yeux larges ouverts regardent encore et, dans la foule qui suit son agonie, des larmes coulent. Le bourreau le tire alors brutalement par les jambes ; étranglé, il rend le dernier soupir. Les assistants restent stupéfaits, car son visage s'est illuminé de joie. Southwell est mort. Les rites du châtimement des traîtres sont néanmoins accomplis. Le corps est jeté sur le sol et éventré. On en arrache les entrailles.

Les catholiques ont peine à se contenir. Peut-être un cri étouffé, un sanglot trahissent-ils dans la foule la présence d'amis du Jésuite. Cette foule, dominée par la contenance qu'a eue le prêtre devant la mort, ne cherchera pas à les poursuivre : elle se